



Panic Point, Point 9. © Francesca Piqueras/Courtesy galerie de l'Europe

LE COMBAT D'UNE MER

Texte : Murielle Bachelier

Au large de la côte nord du Pérou, des plateformes de forage pétrolier travaillent sans relâche, offrant un spectacle ahurissant dans un décor bien connu des surfeurs du monde entier pour la qualité de ses vagues. La photographe Francesca Piqueras a mis le cap sur Panic Point, étrange spot où ces deux univers très différents cohabitent. Sa série dévoile pourtant tout autre chose : une nature combattante n'ayant pas dit son dernier mot face à l'activité humaine, qui soudain apparaît menacée.

dC'est une lutte irréaliste qui s'offre à l'objectif attentif de la photographe Francesca Piqueras, entre le ciel chargé de nuages, l'océan déchaîné et ces grosses machines d'acier, au loin sur l'horizon. Quel a été l'élément déclencheur de ces photographies dont l'esthétisme touche autant que la froide réalité qu'elles révèlent ? C'est en fait un parfait hasard qui a mené Francesca jusqu'au Pérou, pourtant pays d'origine de son père. « Un soir, j'étais sur les réseaux sociaux quand un ami a posté une photo de lui en train de surfer avec, en arrière-plan, une énorme masse de fer : une plateforme pétrolière. Le décalage m'a totalement bluffé, ça a été pour moi un choc visuel. Immédiatement, j'ai su que j'avais trouvé mon prochain sujet de photos », raconte la jeune femme.

En effet, le nord du Pérou est réputé pour être le paradis des surfeurs, avec les meilleures plages du pays pour s'adonner à ce sport de l'extrême. Parmi elles, Panic Point est un spot unique, réservé aux plus aguerris : à cause de la force inouïe des vagues et du vent, les surfeurs n'ont pas le droit de se rater, et le danger est donc bien réel. Francesca a également pris des photos à Lobitos. « C'est un endroit vraiment spécial. L'ambiance de ce petit village sans cesse balayé par le vent est assez improbable, le coin est complètement envahi par les lions de mer, qui ne sont pas du tout sauvages et que vous pouvez caresser tranquillement ! J'en ai aussi malheureusement croisé des dizaines qui étaient morts, suintant le pétrole... Le long de la plage, une enfilade de petits hôtels type paillote accueillent les surfeurs qui sont de plus en plus nombreux. Il y a aussi pas mal de maisons abandonnées, vestiges d'un passé plus faste, qui donnent au lieu un air fantomatique assez surprenant. Derrière le village, il n'y a rien, c'est le désert envahi par les pipelines. Les seules routes que j'ai vues en parfait état, ce sont celles payées par les compagnies pétrolières pour faire circuler leurs camions. » Entre la plage et les plateformes pétrolières au large, ce que la majorité des gens viennent chercher ici, ce sont les vagues.

Une nature déchaînée et magnifiée

Ce voyage entrepris en septembre dernier n'était pas anodin pour Francesca. En effet, si elle a passé une partie de son adolescence au Pérou, elle ne connaissait pas encore cette région, et la surprise fut totale. « Je n'utilise pas mon objectif dans une perspective journalistique ou militante. C'est l'esthétique de cette nature déchaînée et des éléments qui me touche. La mer est pour moi un outil de réflexion unique, elle est toujours présente dans mes photographies. Dans cette série, elle apparaît énorme, pleine de force, mais en réalité, elle est vulnérable. Je n'ai pas voulu mon-

trer les ravages directs que provoque le forage sur l'environnement, comme les hippocampes morts que j'ai vus sur la plage rapportés par les courants de mer ; je suis davantage dans la volonté de révéler la lutte que cette nature mène, car c'est elle qui reprend ses droits en général. Surtout, je préfère dénoncer d'une certaine manière, à travers le beau et l'esthétique. »

Effectivement, l'effet escompté est là. Les plateformes off-shore apparaissent au loin comme des insectes d'acier, posés sur cet océan tout-puissant à la beauté aveuglante. Et s'il n'y a nulle trace de surfeur sur ses clichés, c'est que la présence humaine directe n'est pas le propos, c'est un symbole qui est ici exposé à notre regard de façon discrète mais en même temps très forte dans ces photographies. De ce fait, la vanité humaine ressort : rien ne semble faire peur à l'homme aujourd'hui, mais la mer rugissante n'a peut-être pas dit son dernier mot.

Il n'y a qu'en bord de plage qu'un tel point de vue est possible. « Si j'étais montée sur un bateau pour prendre mes clichés, le tangage aurait été trop important. Il fallait que je sois ancrée au sol, même si j'allais le plus loin possible dans l'eau. J'étais tellement happée par ce que je voyais qu'il m'est arrivé de mettre en péril mon appareil, que je n'avais pas pris garde de protéger ! »

Le fil bleu

Depuis sept ans, Francesca Piqueras poursuit un travail photographique très réfléchi, avec comme fil conducteur l'océan. « Pour moi, être photographe, c'est s'engager sur quelque chose et raconter ce qui nous touche, sinon cela ne fonctionne pas. » Elle a beaucoup voyagé, et son intérêt pour l'activité industrielle et ce qu'elle laisse derrière elle a démarré au Bangladesh en 2010 avec une série intitulée L'Architecture de l'absence, réalisée sur les chantiers de démantèlement de bateaux : « Une horreur absolue en termes d'environnement, mais sublime au niveau de l'esthétique. » C'est là tout le paradoxe de ses photographies. Elle a poursuivi ce travail en 2011 avec L'Architecture du silence, des photographies de cargos échoués sur les plages de Mauritanie.

Le ciel, le métal et la mer, toujours les mêmes éléments qu'on retrouve aujourd'hui avec sa série Panic Point. Son prochain sujet ? Direction la Géorgie du Sud, cette île de l'océan Atlantique appartenant au Royaume-Uni, au climat rude, face à l'Antarctique. Jusqu'en 1965, la pêche à la baleine y fut une activité essentielle. Il reste de ce temps des vestiges flottants que Francesca Piqueras a déjà hâte de traquer, afin de montrer, une fois de plus, comment la nature a réussi, à sa façon, à reprendre le dessus sur l'homme. _



Panic Point, Point 3. © Francesca Piqueras/Quintessy galerie de l'Europe



Panic Point, Point 4. © Francesca Piqueras/Quintessy galerie de l'Europe

Panic Point, photographies de Francesca Piqueras, du 5 mars jusqu'au 9 avril à la galerie de l'Europe, 55, rue de Seine, 6^e. M^e Saint-Germain-des-Prés ou Mabillon. Tél. : 01 55 42 94 23. Ouvert du mardi au samedi, de 10 h 30 à 13 h et de 14 h à 19 h. Entrée libre.